



Ramón Sender

REQUIEM POR UN CAMPESINO ESPAÑOL





EL VADO

© Ramón J. Sender pour les textes
© Fédérop 1976 pour la traduction du *Requiem*
© Attila 2010 pour la traduction du *Gué*, les dessins, la biographie,
la bibliographie, et la maquette
*Merci à Yann Bernal pour sa lecture à double sens, à Robert Octobon pour
ses intuitions, et à Claude Bleton pour ses conseils proverbiaux.*

Le texte a été composé en fairfield

Attila,
Le Maou, 83820 Le Rayol
16 rue Charlemagne, 75004 Paris
www.editions-attila.net

Ramón Sender

REQUIEM
POUR UN PAYSAN
ESPAGNOL



LE GUÉ

traductions de J.-P. Cortada et J.-P. Ressot

frontispices d'Anne Careil

ATTILA



Requiem pour un paysan espagnol

traduit par Jean-Paul Cortada





Assis dans un fauteuil, le curé attendait, la tête penchée sur sa chasuble des services de requiem. La sacristie sentait l'encens. Dans un coin, il y avait un bouquet de petites branches d'olivier, celles qui étaient restées du dimanche des Rameaux. Les feuilles étaient toutes sèches, on aurait dit du métal. Lorsqu'il passait à côté, Mosén Millán évitait de les toucher parce qu'elles se détachaient et tombaient sur le sol.

L'enfant de chœur allait et venait dans son surplis blanc. La sacristie avait deux fenêtres qui donnaient sur le petit jardin du presbytère. D'humbles rumeurs arrivaient de l'autre côté des vitres.

Quelqu'un balayait rageusement et l'on entendait le balai sec sur les pierres, et une voix qui appelait :

— Maria... Marieta...

REQUIEM POUR UN PAYSAN ESPAGNOL

Près de la fenêtre entrouverte une sauterelle prise dans les branches d'un arbuste essayait de s'échapper et s'agitait désespérément. Plus loin, vers la place, un poulain hennissait. « Ce doit être le poulain du Paco du Moulin, pensa Mosén Millán, il traîne dans le village, comme d'habitude. » Le curé pensait toujours que ce poulain dans les rues était une allusion constante à Paco et à son malheur.

Accoudé sur les bras du fauteuil, les mains croisées sur la chasuble noire brodée d'or, il priait encore. Cinquante et un ans à répéter ces prières avaient créé un automatisme qui lui permettait de porter sa pensée ailleurs sans cesser de prier. Et son imagination vagabondait à travers le village. Il s'attendait à voir arriver la famille. Il était sûr qu'ils viendraient — ils ne pouvaient pas moins faire — puisqu'il s'agissait d'une messe de requiem ; il la disait pourtant sans qu'on la lui eût demandée. Mosén Millán pensait aussi que les amis du défunt viendraient. C'était bien ce qui faisait hésiter le curé. Presque tout le village avait été l'ami de Paco, sauf les deux familles les plus puissantes : don Valeriano et don Gumersindo. La troisième famille riche, celle de M. Cástulo Pérez, n'était ni amie ni ennemie.

L'enfant de chœur entrait, prenait une cloche qui était dans un coin et, retenant le battant pour qu'il

ne sonne pas, il allait sortir, quand Mosén Millán lui demanda :

— La famille est arrivée ?

— Quelle famille ? demanda à son tour l'enfant de chœur.

— Ne fais pas le bête. Tu ne te rappelles pas le Paco du Moulin ?

— Oh si, monsieur. Mais il n'y a encore personne dans l'église.

L'enfant retourna au sanctuaire, il pensait à Paco, le Paco du Moulin. Comme s'il n'allait pas se rappeler ! Il l'avait vu mourir et, après sa mort, les gens avaient fait une chanson. L'enfant de chœur en savait quelques passages :

*Et voilà le Paco du Moulin,
il vient d'être condamné,
et il pleure sur sa vie,
en route pour le cimetière.*

Cette histoire de pleurer, ce n'était pas vrai, car l'enfant de chœur avait vu Paco, et il ne pleurait pas. « Je l'ai vu, se disait-il, avec les autres, depuis la voiture de M. Cástulo, et c'est moi qui portais la bourse avec l'extrême-onction, pour que Mosén Millán mette le saint chrême aux pieds des morts. » L'enfant de

REQUIEM POUR UN PAYSAN ESPAGNOL

chœur allait et venait, la chanson de Paco aux lèvres. Sans qu'il s'en rendît compte, il adaptait ses pas au rythme de la chanson :

*... En arrivant vers les murets
Le centurion les fit s'arrêter.*

Le centurion, pour l'enfant de chœur, c'était plutôt une histoire de Semaine sainte, des *pasos* de la prière au jardin des Oliviers. Il entraït maintenant par les fenêtres de la sacristie une odeur d'herbes brûlées, et Mosén Millán, sans cesser de prier, trouvait dans cette odeur les regrets de sa jeunesse à lui. Il était vieux et il arrivait — c'est ce qu'il se disait — à cet âge où le sel a perdu son goût, comme on lit dans la Bible. Il priait entre ses dents, la tête appuyée à cet endroit du mur où, le temps passant, une tache sombre s'était formée.

L'enfant de chœur entraït et sortait avec l'allume-cierges, les burettes et le missel.

— Il y a du monde dans l'église ? demandait de nouveau le curé.

— Non, monsieur.

Mosén Millán se disait : il est tôt. Et puis, les paysans n'ont pas fini de battre. Mais la famille du défunt ne pouvait pas ne pas venir. Les cloches sonnaient

toujours ; pour les offices funèbres, les coups étaient lents, espacés, graves. Mosén Millán allongeait les jambes. La pointe de ses chaussures dépassait sous l'aube, sur la natte de sparte. L'aube s'effilochait en bas. Le cuir de ses chaussures était râpé à l'endroit où elles se pliaient lorsqu'il marchait, et le curé pensa : « Il faudra que je les fasse ressemeler. » Le cordonnier venait d'arriver au village. L'ancien n'allait pas à la messe, mais il travaillait pour le curé avec le plus grand soin, et il lui prenait moins. Ce cordonnier et Paco, le Paco du Moulin, avaient été de grands amis.

Mosén Millán se rappelait le jour où il avait baptisé Paco dans cette même église. Le matin du baptême était froid et doré, un de ces petits matins où le gravier de la rivière que l'on avait mis sur la place pour la Fête-Dieu craquait de froid sous les pas. L'enfant était sur les bras de sa marraine, enveloppé de riches mantilles et couvert d'un manteau de satin blanc brodé de soie, blanche aussi. Le luxe des gens de la terre est réservé aux cérémonies des sacrements. Quand le baptême entra dans l'église, les plus petites cloches sonnaient joyeusement. On pouvait savoir si l'enfant qui allait être baptisé était un garçon ou une fille. Si c'était un garçon, les cloches — l'une plus haut que l'autre — disaient : *no és nena, que és nen*. Si c'était une fille, elles changeaient un peu, et elles

REQUIEM POUR UN PAYSAN ESPAGNOL

disaient : *no és nen, que és nena*. Le village se trouvait près des terres de Lérida et les paysans usaient parfois de mots catalans.

Lorsque le baptême arriva, on entendit les cris des enfants sur la place, comme toujours. Le parrain portait un sac de papier, où il puisait des poignées de dragées et de bonbons. Il savait que s'il ne le faisait pas, les enfants allaient accueillir le baptême en criant en chœur des phrases malsonnantes pour le nouveau-né, parlant de ses langes, s'ils étaient secs ou bien mouillés.

On entendait rebondir les dragées contre les portes et les fenêtres, et parfois même sur la tête des enfants, qui ne perdaient pas de temps à se lamenter. Dans la tour, les cloches sonnaient toujours : *no és nena, que és nen*, et les paysans entraient dans l'église, où Mosén Millán les attendait, déjà revêtu des ornements.

Le curé se rappelait cette cérémonie parmi des centaines d'autres, parce que ç'avait été le baptême de Paco, du Paco du Moulin. Il y avait plusieurs personnes en deuil, graves. Les femmes avec une mantille ou un manteau noir. Les hommes avec une chemise amidonnée. Dans la chapelle baptismale, les fonts suggéraient des mystères d'un autre âge.

Mosén Millán avait été invité à manger avec la famille. On ne fit pas de grands excès, car les fêtes

étaient généralement moins bruyantes en hiver qu'en été. Mosén Millán se rappelait qu'il y avait sur une table un paquet de bougies frisées et décorées et que le berceau de l'enfant était au fond de la pièce. À côté, la mère, petite tête et poitrine opulente, avec cette majesté des femmes qui viennent d'accoucher. Le père s'occupait des amis. L'un d'entre eux s'approchait du berceau et demandait :

— C'est ton fils ?

— Je ne sais pas, mon vieux, dit le père, soulignant d'une raillerie tranquille l'évidence de la question. En tout cas, il est bien de ma femme.

Il éclata de rire. Mosén Millán, qui lisait son bréviaire, leva la tête :

— Allons, ne fais pas l'idiot. Qu'est-ce que tu gagnes à ces plaisanteries ?

Les femmes aussi riaient, surtout la Jerónima — accoucheuse et rebouteuse — qui à ce moment-là apportait à la mère un bouillon de poule et un verre de muscat. Puis elle découvrait l'enfant et entreprenait de changer son bandage.

— Eh bien, mon garçon, tu ne risques pas de faire tapisserie au bal, pour sûr, disait-elle, faisant allusion au volume de ses attributs masculins.

La marraine répétait que pendant la cérémonie

l'enfant avait tiré la langue pour recevoir le sel, elle en déduisait qu'il aurait de l'esprit et du charme auprès des femmes. Le père de l'enfant allait et venait, et il s'arrêtait parfois pour regarder le nouveau-né : « Ce que c'est que la vie ! Jusqu'à la naissance de ce petit, je n'étais que le fils de mon père. Et maintenant, en plus, je suis le père de mon fils. »

— La terre tourne, dit-il à voix haute.

Mosén Millán était certain qu'on servirait de la perdrix en sauce. On en faisait toujours dans cette maison. Quand il en sentit l'odeur dans l'air, il se leva, s'approcha du berceau et tira de son bréviaire un minuscule scapulaire qu'il glissa sous l'oreiller de l'enfant. Et le curé regardait l'enfant sans cesser de prier : *ad perpetuam rei memoriam*... L'enfant semblait se rendre compte qu'il était le centre de toute cette fête et il souriait dans son sommeil. Mosén Millán s'écartait en pensant : « De quoi peut-il bien sourire ? » Il le dit à voix haute et la Jerónima commenta :

— C'est qu'il rêve. Il rêve de fleuves de bon petit-lait bien chaud.

Ce petit-lait sonnait un peu étrangement, mais tout ce que disait la Jerónima était toujours ainsi.

Quand ceux qui manquaient encore furent arrivés, le repas commença. L'heureux père occupa l'un des

bouts de la table. La grand-mère dit, en indiquant au curé le côté opposé :

— L'autre père ici, Mosén Millán.

Le curé donna raison à la grand-mère : l'enfant était né deux fois ; une fois au monde, et l'autre à l'Église. Pour cette seconde naissance, le père était bien le curé. Mosén Millán se servait peu, se réservant pour les perdrix.

Vingt-six ans plus tard, il se rappelait ces perdrix : à jeun, avant la messe, il sentait l'odeur d'ail, de vinaigre et d'huile d'olive. Déjà revêtu, écoutant les cloches, il laissait s'éteindre le souvenir un instant. Il regardait l'enfant de chœur. Celui-ci ne savait pas tout le romance de Paco et, un doigt plié entre les dents, il restait sur le pas de la porte, essayant de le retrouver.

*... Ils les emmènent, ils les emmènent,
les bras liés derrière le dos.*

L'enfant de chœur revoyait la scène, qui avait été sanglante, avec beaucoup de détonations.

Le curé se remémorait encore la fête du baptême, pendant que l'enfant de chœur, pour dire quelque chose, répétait :

— Je ne sais pas ce qui se passe, aujourd'hui personne ne vient à l'église, Mosén Millán.

REQUIEM POUR UN PAYSAN ESPAGNOL

Le curé avait mis le saint chrême sur la nuque de Paco, sur sa nuque tendre, qui faisait deux rides avec son dos. Et maintenant, pensait-il, cette nuque est sous terre, poussière dans la poussière. Ce matin-là, tous avaient regardé l'enfant, surtout son père, heureux, mais avec une expression un peu trouble. Il n'y a rien de plus mystérieux qu'un nouveau-né.

Mosén Millán se rappelait que cette famille n'avait jamais été très dévote, mais ils avaient gardé l'habitude de faire leurs pâques, et deux offrandes à l'église par an, l'une en laine et l'autre en blé, au mois d'août. Ils le faisaient plus par tradition que par dévotion, pensait Mosén Millán, mais ils le faisaient.

Quant à la Jerónima, elle savait que le curé ne la voyait pas d'un bon œil. Parfois, la Jerónima, avec son métier et ses bavardages — ses jacasseries, comme elle disait —, agitait un peu les eaux tranquilles du village. La Jerónima avait l'habitude de dire d'étranges prières pour écarter la grêle et éviter les inondations et, à celle qui se terminait par :

*Saint Juste, Saint Fort, Saint Immortel —
délivre-nous, Seigneur, de tout mal,*

elle ajoutait une phrase latine qui sonnait comme une obscénité, et dont le curé ne put jamais déchiffrer

le véritable sens. Elle le faisait en toute innocence, et quand le curé lui demandait d'où elle avait sorti ce latin-là, elle disait que c'était sa grand-mère qui le lui avait légué.

Mosén Millán était sûr que s'il allait au berceau de l'enfant, et soulevait l'oreiller, il y trouverait quelque amulette. Pour les garçons, la Jerónima mettait d'habitude une paire de ciseaux ouverte en croix pour les protéger de la blessure du fer — de la hargne du fer, comme elle disait — et, pour les filles, une rose qu'elle avait elle-même fait sécher à la lumière de la lune, pour leur donner la beauté et leur éviter des règles difficiles.

Il y eut un incident qui causa une joie secrète à Mosén Millán. Le médecin du village, un homme jeune, arriva, salua tout le monde, quitta ses lunettes pour les nettoyer — elles s'étaient embuées lorsqu'il était entré —, et il s'approcha du berceau. Après avoir examiné l'enfant, il dit gravement à la Jerónima de ne plus toucher le nombril du nouveau-né, ni même de lui changer sa bande. Il le dit d'un ton sec, et ce qui était pire, devant tous. Même ceux qui étaient à la cuisine l'entendirent.

Comme on pouvait s'y attendre, la Jerónima commença à vider son sac dès le départ du médecin. Elle dit qu'elle n'avait jamais eu le moindre mot avec les

vieux médecins, et que ce jeunot croyait que seule sa science valait quelque chose, mais... qui se vante, dit son manque. Ce médecin avait plus de manières et de trucs que de conscience. Elle tenta de brouiller le médecin avec les hommes mariés. Ils n'avaient pas vu comment il entrait dans les maisons sans frapper, comme ça, et allait tout droit à la chambre, même si leur femme était en train de s'habiller? Plus d'une avait été surprise en cache-corset ou en jupon. Et que faisaient-elles, les pauvres? Rien du tout. Elles criaient et se précipitaient dans une autre chambre. Est-ce que c'étaient des façons pour un célibataire, un homme sans attaches, d'entrer dans une maison? C'était bien le médecin. La Jerónima parlait toujours, mais les hommes ne l'écoutaient pas. Mosén Millán intervint enfin :

— Tais-toi, Jerónima. Un médecin est un médecin.

Quelqu'un dit :

— Ce n'est pas la faute de la Jerónima, c'est la bouteille.

Les paysans parlaient de leur travail. Le blé montait bien. Les semis de légumes germaient et au printemps ce serait un plaisir de semer les melons et la laitue. Quand il vit que la conversation languissait, Mosén Millán se mit à parler contre les superstitions. La Jerónima écoutait en silence.

Le curé parlait des choses les plus graves avec des tournures de paysan. Il disait que l'Église se réjouissait tout autant de cette naissance que les parents eux-mêmes, et qu'il fallait éloigner de l'enfant les superstitions, qui sont diaboliques, et qui pourraient gâcher son avenir. Il ajouta que l'enfant serait peut-être un nouveau Saül pour la chrétienté.

— Ce que je veux, c'est qu'il apprenne à porter la culotte ; et qu'il fasse un bon maître de ferme, dit le père.

La Jerónima rit pour faire enrager le curé. Puis elle dit :

— Le petit sera ce qu'il doit être. N'importe quoi, sauf curé.

Mosén Millán la regarda, surpris :

— Que tu es méchante, Jerónima.

À ce moment-là, quelqu'un entra, qui cherchait la guérisseuse. Quand elle fut partie, Mosén Millán se dirigea vers le berceau de l'enfant, souleva l'oreiller, et trouva dessous un clou et une petite clé qui formaient une croix. Il les enleva, les donna au père, et dit : « Vous voyez ? » Puis il récita une prière. Il répéta que le petit Paco, même s'il devait être un jour maître de ferme, était son fils spirituel, et qu'il devait veiller sur son âme. Il savait que la Jerónima ne risquait pas de lui faire grand mal avec ses

superstitions, mais elle ne lui faisait pas de bien non plus.

Beaucoup plus tard, quand Paquito devint Paco, qu'il fut exempté du service, et qu'il mourut, et que Mosén Millán essayait de dire la messe d'anniversaire, la Jerónima vivait toujours, mais elle était si vieille qu'elle disait des inepties et personne n'en faisait cas. L'enfant de chœur de Mosén Millán était à la porte, et il passait le nez de temps en temps pour regarder dans l'église et dire au curé :

— Il n'y a toujours personne.

Le curé levait les sourcils en pensant : « Je ne comprends pas. » Le village entier aimait bien Paco. Sauf don Gumersindo, don Valeriano et peut-être Cástulo Pérez. Mais personne ne pouvait être sûr des sentiments de ce dernier. L'enfant de chœur lui aussi parlait tout seul, se récitant le romance de Paco :

*La lumière arrivait sur la montagne
et les ombres sur le plateau...*

Mosén Millán ferma les yeux et il attendit. Il se rappelait de nouveaux détails de l'enfance de Paco. Il aimait bien le garçon et le petit l'aimait bien, lui aussi. Les enfants et les animaux aiment ceux qui les aiment.

À six ans, il faisait la *fuimeta*, c'est-à-dire qu'il s'échappait déjà de la maison et allait rejoindre d'autres gamins. Les cuisines des voisins n'avaient pas de secrets pour lui. Les paysans respectent le vieux proverbe : voisin connu de long, passe le seuil de ma maison. Paco devait avoir un peu plus de six ans quand il alla pour la première fois à l'école. La maison du curé était tout près, et l'enfant allait lui rendre visite de temps à autre. Le curé était ému de le voir venir seul, spontanément. Il donnait des images en couleurs à l'enfant. Si en sortant de chez le curé le petit rencontrait le cordonnier, celui-ci lui disait :

— Je vois que tu es bien copain avec Mosén Millán.

— Et vous, non ? demandait l'enfant.

— Oh ! répondait évasivement le cordonnier. Les curés sont les gens qui se donnent le plus de peine au monde pour ne pas travailler. Mais Mosén Millán est un saint.

Cela, il le disait avec une vénération exagérée pour que personne ne pût penser qu'il parlait sérieusement.

Le petit Paco allait de découverte en découverte dans la vie. Il trouva un jour le curé dans le presbytère en train de changer de soutane : il fut tout surpris de voir qu'il portait des pantalons par-dessous et ne sut qu'en penser.

Quand Mosén Millán voyait le père de Paco, il demandait des nouvelles de l'enfant en utilisant un mot flatteur :

— Où est votre héritier ?

Le père de Paco avait un chien maigre et de mauvaise apparence. Les paysans traitent leurs chiens avec indifférence et cruauté, et c'est sans doute pour cette raison que ces animaux les adorent. Le chien accompagnait parfois l'enfant à l'école. Il marchait à côté de lui sans frétiller, sans manifester de joie, le protégeant de sa seule présence.

Paco était alors très préoccupé de persuader le chien que le chat de la maison avait lui aussi le droit de vivre. Le chien ne l'entendait pas ainsi, et le pauvre chat dut fuir à travers champs. Quand Paco voulut le récupérer, son père lui dit que ce n'était pas la peine, les animaux sauvages l'avaient sûrement déjà tué. Les hiboux n'ont pas l'habitude de tolérer l'existence d'autres animaux qui voient dans le noir comme eux. Ils poursuivaient les chats, les tuaient et les mangeaient. Du jour où il apprit cela, la nuit devint mystérieuse et redoutable pour Paco, et quand il allait se coucher il tendait l'oreille, essayant d'entendre les bruits de l'extérieur.

Si la nuit était aux hiboux, le jour appartenait aux enfants, et, à sept ans, Paco était plutôt turbulent. Ses

soucis et ses craintes nocturnes ne l'empêchaient pas de se battre à la sortie de l'école.

À ce moment-là, il était déjà une sorte d'enfant de chœur auxiliaire ou suppléant. Parmi les trésors des enfants du village figurait un vieux revolver, sur lequel ils spéculaient tant et si bien qu'il ne restait jamais plus d'une seule semaine dans les mêmes mains. Quand pour une raison quelconque — il le gagnait au jeu, ou bien l'échangeait — c'était Paco qui l'avait, il ne s'en séparait pas et il le portait à la ceinture, sous son surplis, quand il servait la messe. Un jour, comme il changeait le missel et faisait une genuflexion, l'arme glissa et tomba sur les marches de l'autel avec un bruit énorme. Elle y resta un moment, et les deux enfants de chœur se jetèrent dessus. Paco repoussa l'autre, et reprit son revolver. Il retroussa sa soutane, le glissa dans sa ceinture, et répondit au prêtre :

— *Et cum spiritu tuo.*

La messe prit fin et Mosén Millán demanda des explications à Paco, le gronda et réclama le revolver. Paco l'avait déjà caché derrière l'autel. Mosén Millán fouilla l'enfant, et ne trouva rien. Paco se contentait de nier, et tous les bourreaux de la vieille Inquisition ne l'auraient pas tiré de ses dénégations. Mosén Millán finit par abandonner mais il lui demanda :

— Pourquoi veux-tu ce revolver, Paco ? Qui veux-

tu tuer ?

— Personne.

Il ajouta que s'il le portait, c'était pour éviter que d'autres enfants pires que lui ne s'en servent. Ce subterfuge étonna le curé.

Mosén Millán s'intéressait à Paco, pensant que ses parents étaient bien peu religieux. Le prêtre croyait qu'en attirant l'enfant il attirerait peut-être le reste de la famille. Paco avait sept ans quand l'évêque vint confirmer les enfants du village. La figure du prélat, un vieillard aux cheveux blancs et à la haute stature, impressionna Paco. Avec sa mitre, sa cape pluviale et sa crosse dorée, il donnait à l'enfant une idée approximative de ce que Dieu pouvait être dans les cieux. Après la confirmation, l'évêque parla avec Paco dans la sacristie. L'évêque l'appelait galopin. Paco n'avait jamais entendu ce mot. Tel fut leur dialogue :

— Qui est ce galopin ?

— Paco, pour servir Dieu et Votre Grandeur.

On avait fait la leçon à l'enfant. L'évêque, très affable, lui demandait encore :

— Qu'est-ce que tu veux être dans la vie ? Curé ?

— Non, monsieur.

— Général ?

— Non plus, monsieur. Je veux être laboureur, comme mon père.